

L'Abaille de la nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE, PRESIDENT. MAURICE LAFARGUE, Directeur-Gérant.

Phone Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Carried at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 5 cents la ligne, voir une autre page du journal.

L'Abaille est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

Lettre Parisienne

Les Rosati. — La Fête d'Auguste Dorchain. — L'École de Graphologie.

Pour le moment, les "Rosati" continuent la tradition des devanciers du temps où Lazare Carnot et Robespierre chantaient les roses et l'amour dans des couplets que j'ai réunis en un placet, il y a près de trente ans. Cette année, la "fête des roses" a été célébrée à Cambrai et la rose d'honneur a été offerte à l'excellent poète Auguste Dorchain, qui a été le héros de la journée; on l'a littéralement dérasé de fleurs de rhétorique et de fleurs de jardin.

Voici le programme que je copie sur le joli papier rose — naturellement — que m'envoie un assistant:

1. Eloge de ma Fontaine, M. Chartraîne, agrégé de l'Université, professeur au collège de Cambrai.

2. Fête rosatique. A Auguste Dorchain, poème (M. E. Delval, de Cambrai), dit par M. André Brunelle de Cambrai. (Ce poème illustré par M. Georges Maromez, sera offert à M. Auguste Dorchain, comme diplôme rosatique.)

A la gloire de Dorchain, sonnet (M. Clovis Grimbert, de St-Pol-sur-Ternoise, membre des Rosati d'Artois), dit par l'auteur.

A Auguste Dorchain, poésie patoise (M. Charles Lamy de Cambrai), dite par M. Hétugny de Cambrai.

Hommage à Auguste Dorchain, suite de sonnets (M. G. Derudder, de Valenciennes, membre des Rosati d'Artois), dits par M. André Brunelle de Cambrai.

A Auguste Dorchain, sonnets (M. Pilat d'Arras, membre des Rosati d'Artois), dits par Mme Monory d'Arras.

Sonnet à Dorchain (M. Lassein, de Cambrai), dit par l'auteur.

A Auguste Dorchain, poésie patoise (M. A. Demont, de St-Pol-sur-Ternoise, membre des Rosati d'Artois), dite par l'auteur.

Au maître Auguste Dorchain, sonnet (M. Emile Lesueur, d'Arras, membre des Rosati d'Artois), dit par M. Monory.

A la gloire d'Auguste Dorchain, hommage d'un poète patoisant (M. Charles Pichard de Corbehem, membre des Rosati d'Ar-

tois). Cette poésie sera dite par l'auteur dans son costume d'ouvrier métallurgiste.

3a. Discours de M. André Couvreur, vice-président et délégué officiel de la Société des Gens de Lettres de Paris.

4a. Cérémonie de la remise de la rose. La coupe de vin Rosat. La présentation de la rose. Le baiser. (Miles M. Tempête, J. Pelissier et G. Fromont.)

5a. Discours du poète A. Dorchain.

Y a-t-il rien de plus touchant que cet hommage rendu par un pays à un de ses fils qui, par son seul travail, sans intrigues, avec une probité de labeur incessante, est arrivé à conquérir l'estime des lettrés de Paris et l'admiration de ses compatriotes, qui sont justement fiers de lui et le proclament dans ces fêtes poétiques, où on sent si bien battre le cœur d'une vieille province, en récitant et écoutant les vers d'un poète remarquable de la jeune génération que l'Académie ne peut manquer d'accueillir quand elle voudra avoir chez elle un de ceux qui savent le mieux parler d'amour avec délicatesse et émotion, dans des vers très purs et très harmonieux.

Quand il eut reçu la "Rose d'honneur", Auguste Dorchain était fort ému; méritait-il mon correspondant, avocat à Arras. Emu ou le serait à moins. Cependant il tint à répondre, à remercier, et si termina ainsi son discours, étonnant de verve et de délicatesse:

Elle cette belle rose à mes doigts, je vous salue, belles jeunes filles aux lèvres roses, qui êtes trois, comme les Grâces, et qui tour à tour m'avez tendu la coupe de vin pour que je la vide, la fleur pour que je la respire, et la joue pour que je la baise. Vous ne m'avez rien dit alors, pas même quel était le sens profond de cette cérémonie traditionnelle et délicate; mais le poète est là, justement, pour imaginer des symboles et interpréter le silence. Vos trois gestes harmonieux, je ne les ai pas vus seulement, ils m'ont parlé sans paroles, et voici ce que j'ai cru entendre:

"Poète, m'ont-ils dit, reste fidèle à l'idéal désintéressé des muses; homme continue d'aimer ce qui est la joie et la lumière de la vie; fils d'un petit coin de terre, préfère — le sens cesse à tout le reste du vaste monde... Et tout cela, aussi longtemps que, pour ta coupe de cristal, aux jours de liesse, la pulpe des raisins de France rosira le vin à la mousse légère; aussi longtemps qu'à l'églantier du la haie où panouira, l'été revenu, la rose odorante; aussi longtemps, enfin, que sur le terroir natal, que dans la chère cité de tes aïeux, un sang jeune et pur mettra des roses à la joue d'une vierge en fleur, toute prête, lorsque viendra l'élu de son, à rosir un peu davantage, encore sous la tendresse et sous le respect d'un baiser!"

Comme tout cela est frais, joli à entendre; quel charme et quelle jeunesse de sentiment. S'il lui était donné d'entendre ces discours, le satirique ne dirait plus que "la poésie, c'est de la prose où les vers se sont mis". Non, tout est ici vibrant, harmonieux, et les phrases en prose ont des ailes. Les poètes sont aimés des Dieux, disait-on autrefois. Les

Dieux! Ils sont bien loin et bien incertains, mais les poètes comme Auguste Dorchain sont aimés de ceux qui l'ont vu naître, où il passa sa petite enfance et où il revient souvent non pour qu'on lui mande quelque mandat politique, que la foule des grossiers ou des intrus lui marchanderait peut-être, mais pour leur parler d'idéal et leur donner la joie d'applaudir un poète et d'entendre ses vers.

Auguste Dorchain est donc un homme heureux, et il le mérite son bonheur; on devine la joie de vivre sans sa large écriture courante, zigzagant, une de ces écritures dont les graphologues disent qu'elles sont gonflées par la quiétude. D'ailleurs, les graphologues font dire ce qu'ils veulent aux écritures qu'ils étudient sans règle fixe et sans principes. Où les auraient-ils appris; on s'intitule "Expert en écritures" comme on se dit ingénieur ou architecte. Pour être médecin, avocat, notaire, il faut passer des examens et faire des études, mais qui veut se dire journaliste, architecte, ingénieur ou graphologue. Personne ne peut vous empêcher de prendre ce titre et d'exercer le métier. Aussi combien avons nous vu de stupidités de ces prétendus savants en écritures; souvenez-vous des innombrables interprétations des experts-jurés dans l'affaire Dreyfus; c'est été du vaudeville pur si ces scènes baroques ne s'étaient passées au cours d'un procès des plus douloureux et des plus angoissants! Aussi quelques esprits prudents ont songé à créer une école de graphologie à l'usage des experts en écritures près les tribunaux. On exigera des garanties d'intelligence à l'entrée et des garanties de savoir à la sortie. Quels seront les professeurs? Des archivistes des savants des hommes réputés par leur habitude de manuscrits; quels seront les juges de diplôme? Des magistrats, des membres de l'Institut. C'est une science nouvelle qui se crée; souhaitons qu'elle réussisse et n'écarterait-on qu'une erreur judiciaire qu'il faudrait encourager cette initiative; à moins qu'à l'usage on ne s'aperçoive que la vulgarité des faits et la routine sont plus fortes que la science et que nous n'ayons que quelques diplômes de plus. Ce qui pourrait parfaitement arriver.

Mais si le génie de la France est loin de s'éteindre, si la source d'où elle tire sa puissance de séduction est loin d'être tarie, si la France est toujours le pays des conceptions audacieuses qui changent la face du monde et le dernier refuge de la beauté, de la grâce et de l'harmonie, il faut cependant reconnaître qu'elle ne sait pas tirer de ses qualités incomparables tout le parti qu'elle devrait. Nous manquons de méthode et d'esprit de suite. A présent, comme toujours nous sommes de merveilleux improvisateurs dont les décisions subites frappent de stupeur les peuples étrangers, dont l'esprit est loin d'avoir la même promptitude et la même vivacité. Mais nous manquons de continuité dans l'effort. Nous ne savons pas, ou plutôt nous ne voulons pas, tirer de nos découvertes des conséquences pratiques. Nous laissons à d'autres le soin de les exploiter industriellement. Le mercantilisme nous répugne. Nous n'avons pas la patience et la ténacité nécessaires pour conquérir de nouveaux débouchés et garder les positions acquises. Même dans nos propres colonies, ce sont les Allemands, les Anglais, les Espagnols et les Italiens qui exploitent les richesses du pays. Par nos expéditions coloniales nous avons véritablement travaillé à tirer les marrons du feu pour le reste de l'humanité. Nous faisons encore des affaires avec l'étranger mais c'est, croirait-on, avec dédain et lassitude. En Angleterre, où notre exportation a atteint, l'an passé le chiffre formidable de 1.750 millions de francs, la France, pays agricole, se laisse évincer dans le commerce des œufs et du beurre par de petits pays comme le Danemark et la Hollande, qui ont adopté des méthodes rationnelles de production et de vente. En ce qui concerne nos échanges avec l'Allemagne, le chiffre de nos exportations est inférieur à celui de nos importations. Quant au chiffre de nos exportations en Russie, pays qui cependant pourrait offrir un débouché illimité à notre commerce et à notre industrie, il s'élève à peine au chiffre ridicule de quelques centaines de millions de francs.

Il faut travailler, etc.

(Suite de la 1ère Page)

En Roumanie et dans tout l'Orient, où nous avons l'énorme avantage de trouver des clients qui parlent parfaitement notre langue, la camelote allemande chasse irrésistiblement les produits français réputés cependant à bas prix pour leur excellente qualité. Partout où nous avons une place à prendre ou à garder, nous nous laissons devancer ou évincer par des peuples qui ont des qualités moins brillantes que les nôtres mais plus de méthode, de savoir-faire et de persévérance.

La raison de ce triste état d'infériorité de la France dans la concurrence mondiale gît, en grande partie, dans notre caractère national, mais on doit aussi en chercher les causes dans notre système d'éducation. On nous élève tous, en France, comme si nous étions de futurs philosophes et de petits marquis. Notre éducation est trop idéaliste, encyclopédique, verbale et désintéressée. Elle n'est pas assez réaliste, nationale, pratique. Elle tend trop à cultiver la mémoire, pas assez à développer les énergies. On nous enseigne l'amour des belles-lettres, le culte de la forme, on nous abreuve d'histoire ancienne, de manuels de rhétorique et de philosophie. On nous habitue, dès notre enfance, à vivre par la pensée dans un monde libéré de tout souci matériel. On nous élève comme de purs esprits en dehors du temps et de l'espace. On fait de nous des gens qui se placent au-dessus des contingences, qui ne sont d'aucun temps ni d'aucun pays, mais on ne nous inspire qu'une invincible répugnance pour le monde réel, brutal, imparfait et grossier dans lequel nous vivons. On nous apprend à connaître l'homme en soi, mais on néglige de nous faire connaître ce qu'est un Allemand, un Anglais, un Italien, un Russe ou un Français. On nous rend très sensibles au charme de l'éloquence, mais on néglige de nous inculquer le goût des problèmes économiques, des problèmes vitaux de la société. On nous parle toujours de désintéressement et on en arrive à nous faire mépriser l'agriculture, le commerce et l'industrie, sans lesquels la vie intellectuelle, le plaisir esthétique, la spéculation philosophique et la recherche libre et désintéressée de la vérité ne seraient pas possibles.

On nous apprend à honorer le superflu beaucoup plus que le nécessaire. Comme le disait, un jour, un ancien ministre, M. Siegfried: "Nous en sommes encore à penser que le commerce est si peu de chose qu'il n'est besoin d'y préparer personne et qu'il lui suffira toujours des fruits secs des autres professions. Nous avons toujours pour les questions économiques le même mépris que ces nobles du temps de Louis XIV qui n'osaient pas se livrer même au grand commerce de peur de déroger. Au fond de l'âme de tout républicain il y a chez nous un petit aristocrate qui sommeille. Nous nous moquons de la Chine et de ses mandarins sans nous aperce-

voir que notre organisation nationale repose sur le système du mandarinat."

Le résultat de cette éducation c'est que nous sommes très en retard sur le terrain pratique. Tous les économistes sérieux, qui préoccupent l'avenir de notre pays, dénoncent comme un grave danger pour notre outillage, l'absence de banques d'exportation, l'insuffisance de nos ports, la décadence de notre marine marchande, notre ignorance des langues étrangères, le manque d'écoles d'enseignement technique, la pénurie de commis-voyageurs sachant se fixer dans les pays étrangers et en étudier les mœurs, les coutumes et les goûts, enfin, tout un ensemble d'imperfections qui nous mettent vis-à-vis de peuples plus jeunes, mais mieux adaptés aux nécessités de la vie moderne, dans un état d'infériorité marquée.

Il y a là un mal contre lequel, heureusement, on commence, en France, un peu de tous les côtés, à réagir. Le problème de notre régénérescence nationale est, avant tout, un problème d'éducation. Elargir l'horizon intellectuel et moral de notre pays, ouvrir l'esprit français à tous les souffles vivifiants de l'étranger, stimuler par la comparaison avec les autres peuples nos énergies et nos activités, nous apprendre à honorer, à l'égard des penseurs et des artistes, les grands producteurs de notre richesse nationale et les grands exportateurs à l'étranger de nos idées, de notre langue et de nos produits, c'est la tâche que s'imposent les nombreuses sociétés d'expansion française qui se sont créées depuis quelques années: l'alliance française, France-Amérique, France-Espagne, France-Italie, le comité commercial franco-allemand, la fondation Kahn des bourses de voyage autour du monde, l'office central des nationalités, le comité franco-roumain, etc. Si toutes ces sociétés arrivaient à coordonner leurs efforts, si elles s'unissaient pour dénoncer à la France le mal que lui fait son éducation trop dédaigneuse des réalités si elles faisaient en commun une propagande sérieuse pour montrer aux Français le danger auquel ils s'exposent en se laissant devancer par l'étranger sur le terrain de la concurrence mondiale, leur action combinée rendrait d'incalculables services.

C'est donc avec la plus vive joie que j'annonce ici la création d'un comité de l'expansion française qui, si je suis bien informé, jettera les bases de son action dans un congrès qui se réunira en octobre prochain. Nulle initiative n'est plus louable. Nulle œuvre ne saurait être plus utile et nulle nouvelle

ne saurait être plus agréable pour le Français qui revient du dehors que celle de la création de ce comité. Il ne saurait y avoir, à mon sens, meilleure conclusion à l'enquête que je termine ici aujourd'hui.

JEAN PELISSIER.

Les responsabilités de l'attentat de Sarajevo et les roulesses du Panserbisme en Bosnie-Herzégovine

Correspondance spéciale de l'Abaille. Budapest. — Le baron Pittner, le plus capable des hauts fonctionnaires de Bosnie, fut mis à la retraite. C'était le comble et tout fut sacrifié aux tendances nationalistes et panserbistes dont les visées se confondent et se séparent seulement des détails techniques. Un professeur qui ne professait pas ces idées fut même à Sarajevo jeté à la porte de sa classe par les élèves et pour ainsi dire avec l'assistance de la police; les drapeaux hongrois et autrichiens furent arrachés, déchirés de certains édifices publics, les membres de la mafia Yougoslave se promenaient et manifestaient à Sarajevo la fête haute et ce n'était un secret pour personne que la manœuvre, ligue nationale militaire de Belgrade subventionnait matériellement l'irredenta panserbe de Bosnie.

Ainsi peu à peu les panserbes de Bosnie connus par leurs idées loyalistes et dynastiques furent remplacés par des popes batailleurs qui, de la chaire et devant l'aullet dirigeaient l'agitation contre l'Autriche-Hongrie.

Biłinsky, polonais très aimé dans les milieux panslavistes comme ministre, le tchèque général Potiorek comme gouverneur militaire, le magyar suspect et mou Rohonyi comme gouverneur adjoint civil, le croate Prilezky comme chef des services administratifs, devaient en effet provoquer un harmonieux concert trialiste dans lequel l'hymne au roi Pierre de Serbie et au Tzar Dusan que chaque enfant d'école serbe en Bosnie sait chanter, n'était pas publié.



Victrola VI, \$25. Other styles \$15 to \$300.

The Victrola is a source of endless pleasure to the entire household.

It gives everybody the kind of music they like best. Come in any time and hear your favorite music, and find out how you can easily get a Victrola.

PHILIP WERLEIN, Ltd. 605, rue Canal. PIANOS, PIANOLAS, MUSIQUE. 73 ans dans les affaires.

73 ans dans les affaires.

73 ans dans les affaires.

Feuilleton de l'Abaille de la Nlle-Orléans

No. 32. Commencé le 19 Juin 1914.

Le Secret Terrible

PAR J. de MAISONNEUVE

DEUXIEME PARTIE. Les Exploits des Francs-Lurons.

(Suite)

Aussi, camarades de fête et parasites de toute sorte le portent-ils aux nues. Ils admirent même ses excentricités et ses caprices.

Quand ils sont attablés chez lui et absorbés par le jeu, leur passion favorite, le marquis peut disparaître pendant des heures sans que son absence soit remarquée.

Le serait-elle que la plus banale explication contenterait les plus difficiles.

D'ailleurs, l'un des Francs-Lurons est toujours là, monole à l'œil et orchidée à la boutonnière. Il joue correctement son rôle mondain et fait mystérieusement la police.

La société, mise en coupe réglée par Tête-d'Aigle et sa bande, aura du mal à vaincre de pareils ennemis.

Poursuivi pour l'un ou l'autre de ces crimes, le marquis pourrait presque toujours fournir le même alibi: une soirée donnée dans ses salons et pendant laquelle on a particulièrement remarqué son humeur gaie et sa bonne grâce.

Qui se souviendrait qu'un point de migraine l'a fait un instant s'isoler de ses hôtes ou qu'une lettre pressée, — à moins que ce ne fut une causerie d'affaires, — l'a retenu dans son cabinet?

Le jeu est là qui passionne ses fidèles et absorbe leur attention.

Après avoir confié la petite Diane à l'ignoble Martine, le marquis repartit tout pimpant au milieu de ses invités.

L'n habit du meilleur faiseur mettait en relief l'élégance de sa taille souple et mince. Ses traits fins perdaient difficilement l'aspect juvénile. Ils auraient paru agréables si l'éclair qui jaillissait parfois de ses yeux gris teintés d'émeraude ne leur eût restitué, trop souvent, leur véritable expression.

Elle était singulièrement hautaine et dure, la physionomie du beau viveur.

— Eh bien! mon cher, en veine? demande Villandry penché sur l'un de ses bons camarades qui fait mine de se lever, après avoir taillé banque sur banque.

C'est la culotte, la forte culotte, lui est-il répondu. Et vous? Heureux, ce soir?

— Peuhl! couci-couci!... Mais je vous envie, vous savez? On connaît vos compensations, don Juan! Un sourire de l'éblouissante Lola vaut tout l'or du Pérou.

Mais l'aube est venue, atténuant l'éclat des lumières.

Bientôt l'aurore éparpillé ses roses dans le ciel.

C'est l'heure où la gracieuse Martine se réveille au fond de son fossé.

Les invités de Tête-d'Aigle, gênés par l'invasion du jour, chignent des yeux ainsi que des oiseaux de nuit amis des ténèbres. Ils se lèvent à regret absorbent une dernière coupe de champagne et se décident à regagner leur logis aux quatre coins du Paris matinal, que balayeurs et chiffonniers sillonnent.

Le marquis, toujours courtois jusqu'à raffinement, les escorte vers le seuil de son hôtellerie demeure, les salue d'un dernier sourire et, seul enfin, ne dissimule plus son air de triomphe.

L'enlèvement de Diane a réussi. C'est un sérieux atout dans le jeu des Francs-Lurons.

— Ah! ah! belle Lénone, ricane Tête-d'Aigle, que vas-tu dire de ce trait. Fille dénaturée, tu voulais dénoncer ton père?

Certes, la voix du sang parle bien peu chez toi.

"A nous deux, charmante héroïne! Ton cœur est dans mes mains. Je le broierai sans pitié, s'il le faut.

Ignoré, moi aussi, les sentiments les plus naturels.

Elle apprécie l'immense vertu du travail et sent déjà le bien qu'il fait à l'âme en sus du profit matériel qu'il peut donner.

La jeune femme a recouvré sa brillante santé et aime de plus en plus la société de ses amis.

Georges Lebrat se montre pour elle si attentonné et si affectueux qu'elle ne le sépare plus dans son cœur de sa charmante fiancée.

Jeanne est toujours la compagne au caractère parfait, à la galté spirituelle et contagieuse.

"Mais Julio — en dépit des tares de son passé qu'un héroïsme de chaque jour efface — est peut-être celui que Lénone aime le mieux.

Elle lui a voué une reconnaissance et une confiance toutes filiales.

Avec lui elle parle à cœur ouvert, ne lui cachant même pas une nuance de sa pensée.

"N'a-t-il pas connu de tout temps les précieux secrets qu'elle vient d'apprendre grâce à lui?

"N'a-t-il pas gardé pour le lui remettre ce médaillon que la jeune femme considère comme un trésor?

De plus il l'a sauvée des eaux, s'est révolté à Tête-d'Aigle pour la défendre et travaille constamment au salut de Diane.

Le mensonge est dans certains cas un acte de charité et presque un devoir.

Romain s'est toujours montré un père si tendre que la vérité le tuerait, peut-être.

En réponse aux questions de son mari à propos de la santé et des progrès de Diane, Mme de Cérissolles est donc obligée d'inventer des détails qui lui brisent le cœur.

Mais elle s'est interdite les larmes qui pourraient annuler son courage et elle écrit avec une hâte fiévreuse en se raidissant contre le chagrin.

L'Aristo s'est fait aussi une place de choix dans la tendresse de la châtelaine, qu'il admirait tant.

La grande dame devenue petite ouvrière, à l'encontre des métamorphoses brillantes que l'on voit dans les contes de fées, n'a rien perdu de son prestige aux yeux éblouis du gamin.

Ce léal chevalier se ferait volontiers occire en l'honneur de sa belle, mais comme Lénone n'apprécierait pas ce genre d'héroïsme, l'Aristo a trouvé un merveilleux emploi de son dévouement.

Il consacre ses jours et la plus grande partie de ses nuits à la recherche de l'enfant volée.

Mme de Cérissolles ayant promis à Julio d'être infiniment raisonnable et courageuse, c'est en sa présence que l'on élabora et discute les plans à suivre pour arriver jusqu'à Martine.

"Tête-d'Aigle et son ancien lieutenant font assaut de finesse; mais comme ils ont la même subtilité d'esprit et voient clairement dans le jeu l'un de l'autre, la lutte peut se prolonger beaucoup.

10 mai - 1 an